

DOSSIER DE PRESSE



QU'EST-CE QU'ON VA
PENSER DE NOUS ?

un film de Lucile Coda

RÉSUMÉ

Il a été ouvrier, cantonnier, balayeur. Elle a toujours été secrétaire. Mes parents s'inquiètent : pourquoi n'ai-je pas de travail après de longues études si chères ?

En mêlant le récit autobiographique à des instants de vie familiale, je tente de retranscrire le chemin parcouru entre rêves d'ascension sociale et désillusion.

TEASER

<https://vimeo.com/887595064>



SÉLECTIONS

Les Ecrans Documentaires
Mois du doc Finistère
Ecrans Libres
Filmer le Travail
Les Monteurs s'affichent
La Première Foix
7ème Lune
Visions Sociales

Prix des Écrans Documentaires et Prix des lycéens aux Écrans Documentaires 2023



Prix des activités sociales et de l'énergie, Prix des étudiant.e.s et Prix des lycéen.ne.s et des apprenti.e.s aux Festival Filmer le Travail 2024

Le mot du jury du Prix des Ecrans Documentaires :

« Film concret et direct, traversé de tendresse et d'amour, *Qu'est-ce qu'on va penser de nous ?* se déploie comme un retour de Lucile Coda dans la maison où elle a grandi. Dans une forme simple mais précise, avec une confiance absolue dans son sujet et ses protagonistes, ce film n'est pas un film sur des personnages, en l'occurrence les parents de la réalisatrice, mais un film construit avec elleux. Nous avons été saisis par la façon dont Lucile Coda traduit cinématographiquement cette relation de distance et de proximité avec son père Philippe et sa mère Viviane. Loin des récits convenus de transfuge de classe, le film interroge avec une grande justesse et sensibilité la violence sociale de notre société contemporaine et l'hypocrisie de la méritocratie. En se construisant dans la durée, le tournage change des dynamiques à l'œuvre au sein d'une famille. Ce film devient alors un lieu profondément émouvant de dialogue et de réparation. »



« Je le trouve de la plus grande beauté qui soit : celle de la vérité et de la tendresse tout ensemble. La vérité du travail montré comme on le voit rarement, occupant toute la vie des parents de Lucile comme des miens, et dont, s'agissant de son père, elle montre combien « travailler de ses mains » est multiple et créatif. Ni misérabilisme, ni populisme, le constat des choses. »

Annie Ernaux à propos de *Qu'est-ce qu'on va penser de nous ?*



« À 25 ans, j'habitais à Paris, je travaillais dans le marketing. Je gagnais autant d'argent que ma mère l'année de son départ à la retraite, plus que mon père toute sa vie.

Le jour, je remplissais des tableaux Excel et la nuit je sortais avec les ami·e·s de ma copine : profs et intermittent·e·s en devenir.

A la machine à café, j'écoutais mes collègues se plaindre des grèves dans les transports. Plus d'une fois, j'ai essayé de garder mon calme lorsqu'ils se mettaient à débattre sur les gilets jaunes.

Quand je me suis retrouvée à parler objectifs de vente avec les commerciaux dans une piscine à remous d'un hôtel 4 étoiles, je me suis demandée ce que je faisais encore là, comment j'en étais arrivée là ?

Mon CDD s'est terminé, j'ai décidé de rester au chômage alors que mon père se préparait à partir à la retraite.

C'est à ce moment-là que j'ai commencé à filmer. »

VOIX-OFF / EXTRAIT

INTENTIONS

Un jour, mon père a cessé d'être le cantonnier du village pour partir travailler en ville. Il quittait une place centrale dans la petite communauté qu'était notre village, où tout le monde le connaissait, pour devenir un employé parmi d'autres, anonyme. Père, il était devenu balayeur. Certes, en tant que cantonnier il l'avait toujours été, mais cette fois c'était différent : il ne faisait plus que ça.

L'année de mes 11 ans, moi aussi je suis partie en ville, quittant mon école primaire de village pour un collège de centre-ville. À la rentrée scolaire, lorsque les professeur·e·s nous faisaient remplir un formulaire où devaient apparaître les professions de nos parents, j'ai commencé à mentir. Pour mon père, j'écrivais « employé de mairie ». Je mentais aussi à propos de ma mère : ça ne faisait pas assez sérieux « hôtesse d'accueil ». Alors j'écrivais « secrétaire » dans l'espoir qu'on l'imagine « secrétaire de direction ». En plus, je n'étais jamais sûre de l'orthographe d'« accueil », j'aurais eu honte de faire une faute. C'est au sein de ce collège de centre-ville, parmi ces filles et fils de médecins, que commença la honte. Les filles et fils de médecins avaient-ils honte de ne pas être filles et fils de chirurgien·ne·s ?

À l'école, je m'efforçais de devenir quelqu'un d'autre, de quitter mes manières de campagnarde, de perdre mon accent. C'est de cette honte qu'est née chez moi une curiosité, un désir d'étudier, de voir le monde. Bref, je voulais m'en aller au plus vite pour ne plus ressentir ça. Après le bac, j'ai quitté le village. Ma route était toute tracée : classe préparatoire, école de commerce, CDI.

Filmer mes parents, c'est faire découvrir des personnes joyeuses, chaleureuses et souvent drôles. C'est me demander comment j'ai pu avoir honte, c'est interpeller la·e spectateur·rice sur les causes de ce sentiment, c'est interroger la société. Un jour, j'ai méprisé mon milieu et je tente d'en déterminer la cause.

C'est contre le sentiment de mépris dont font preuve les classes dominantes que j'ai envie de raconter ces vies qui n'entrent pas dans les cases de l'ascension sociale, du « quand on veut on peut » et du mérite individuel. Guidée par la conviction que l'intime est politique, je veux filmer pour explorer les carcans, ceux dont d'autres se servent pour nous faire rester à notre place et ceux qu'on cultive nous-mêmes. Pour m'en libérer, et d'autres avec moi.



ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE

Pourquoi avoir choisi l'autobiographie filmée pour parler de votre expérience d'ascension sociale ?

A mon arrivée à Paris, c'est grâce à des rencontres que j'ai découvert le cinéma documentaire. Même si j'étais cinéphile depuis le lycée grâce au dispositif Lycéens au cinéma, je ne connaissais pas du tout le documentaire. J'ai adoré la liberté qu'il y avait dans les formes et les narrations. Tout à coup, ça me paraissait possible de faire un film, il suffisait d'avoir une caméra et un micro, pas d'avoir fait une école de cinéma ou d'avoir un réseau.

Alors que je travaillais dans le marketing dans le centre de Paris, à 25 ans, j'ai commencé à écrire un texte autobiographique. L'idée était de raconter un parcours de changement de classe, d'explorer les thèmes de la honte sociale en confrontant ces souvenirs au présent de mes parents. Faire un film me permettrait de questionner mon parcours mais surtout de faire face à mes parents, de leur dire ce que je n'aurais jamais osé dire sans caméra, de leur donner la parole.

L'écriture du film n'aurait pas été possible si je n'avais pas lu *La Place* d'Annie Ernaux, ce livre m'a donné la légitimité de raconter mon histoire familiale et a mis des mots sur ce que je ressentais. Le contexte politique de l'époque a aussi joué un rôle. Un mois après le début de l'écriture du film, le mouvement des Gilets jaunes a commencé et le mépris social était un sujet de société très discuté, tout cela m'a motivée à poursuivre la création du film.

Enfin, il y avait un événement que je voulais absolument filmer : le départ à la retraite de mon père. C'était le début du tournage.

Pourquoi avoir choisi de filmer seule ?

J'ai choisi de filmer seule car, au début, ça me semblait la manière de filmer qui me ferait accéder au plus haut niveau d'intimité chez mes parents. J'ai acheté une caméra légère et facile à utiliser pour être réactive. J'ai appris à filmer en filmant. Filmer m'a procuré beaucoup de plaisir, d'une certaine façon j'ai redécouvert le décor de mon enfance à travers la caméra. Avoir une caméra entre ses proches et soi permet aussi d'avoir moins peur, la caméra rend le dialogue possible, ça donne du courage.

Filmer seule est aussi lié à une contrainte économique, quand j'ai commencé à tourner, je n'avais pas de producteur·rice·s donc pas d'argent pour payer une équipe. A la fin du tournage, j'ai travaillé avec une ingénieure son. Mes parents prenaient plus au sérieux le tournage quand elle était présente, ils se rendaient plus disponibles.

J'ai constaté que ça ne nuisait pas à l'intimité du tournage, ça créait simplement une dynamique différente.

Vous avez une façon très tendre de filmer vos parents et votre complicité à tous les trois. Réaliser ce premier film avec eux, était-ce une manière de continuer de mettre à l'œuvre, de partager votre émancipation avec eux ?

Le sujet de l'émancipation est au coeur du film. Le film parle de devenir adulte, de vivre son homosexualité, de trouver sa voie professionnelle, du rapport parents-enfant.

M'émanciper de l'école de commerce a été un long processus. Quand on entre en école de commerce, il est difficile de tout quitter parce qu'on a investi de l'argent, on s'est endetté. Derrière nous, on a passé des années à avoir bien travaillé à l'école pour arriver à cet objectif. En chemin, on s'est conformé, on a intériorisé des valeurs de la culture dominante. Après tous ces efforts, la désillusion que j'ai vécue sur le marché du travail était violente parce que, politiquement, je rejetais désormais toutes les valeurs que véhiculait le monde du commerce et je ne croyais plus en la méritocratie. J'étais en colère. Le film m'a permis de m'éloigner de ce monde.

Pour mes parents, je crois que l'émancipation a eu lieu une fois le film terminé. Alors que je pensais qu'entrer dans le monde du cinéma serait une deuxième rupture entre mes parents et moi. Le fait qu'ils accompagnent le film lors des projections nous a rapprochés, dans le sens où ils connaissent mieux mon travail, mon quotidien, on parle sans tabou.

Ma mère m'a dit qu'elle ne se serait jamais imaginée parler en public devant une salle de cinéma mais qu'elle le faisait parce qu'elle devait le faire pour moi et qu'au final ça l'émancipait. Sa remarque m'a extrêmement touchée, je me suis dit que j'avais réussi quelque chose.

Ce film raconte plus largement notre époque et notamment, la nouvelle génération et son rapport au travail. Qu'en pensez-vous ?

Pour de multiples raisons, dont l'écologie et la remise en cause du système capitaliste, les jeunes générations se posent de plus en plus de questions sur le sens qu'ils vont donner à leur travail. Et ils n'ont pas forcément l'envie, ou même la possibilité, de faire carrière dans le même domaine toute leur vie.

Le cas de ma mère qui a travaillé dans la même entreprise au même poste de ses 19 ans à la retraite, aux 35h, sans réelle promotion, me paraît impossible aujourd'hui.

Parallèlement, pour les jeunes issus de milieux populaires, il y a une sorte de colère à avoir vu leurs parents travailler sans avoir été considérés, et pas seulement sur le plan financier mais plus généralement. Malgré cela, mon père valorise le travail par dessus tout. Nous ne partageons pas le même discours à ce sujet.

Ce rapport au travail engendre chez moi de la culpabilité : j'ai toujours l'impression qu'en comparaison du travail que produisent mes parents, ce que je fais, ce n'est pas vraiment du « travail ». Faire un film, c'est pourtant beaucoup de travail.

En grandissant, à l'école, j'ai intégré que la réussite passait avant tout par l'accomplissement dans le travail intellectuel. Ce film est aussi le fruit d'une réflexion sur la revalorisation du travail manuel. Le cinéma me plait parce que c'est une pratique qui nécessite un savoir théorique et pratique.



À PROPOS DE LA RÉALISATRICE



Lucile est née en 1993 à Besançon. Après des études en école de commerce, elle laisse derrière elle sa carrière en marketing, achète une caméra et concrétise son désir de cinéma. Elle se lance dans la réalisation de son premier film produit par Mille et Une Films *Qu'est-ce qu'on va penser de nous ?* : documentaire autobiographique qui questionne la notion d'ascension sociale.

FICHE TECHNIQUE

Durée **69'**

Format de tournage **HD**

Formats de diffusion **DCP, ProRes 422, H264**

Année de copyright **2023**

ÉQUIPE TECHNIQUE

Réalisation, Image et Son **Lucile Coda**

Montage **Marie Bottois**

Montage son et mixage **Pablo Salaün**

Étalonnage **Denis Le Paven**

Musique originale **La Chasse - Ana Servo**

DIFFUSEURS

TVR

SOUTIENS

CNC

Région Bretagne

Région Bourgogne-Franche-Comté

Procirep - Angoa

SACEM

Rencontres d'août Lussas 2020

Bourse brouillon d'un rêve de la SCAM

Dispositif Cinéaste en résidence - Périphérie - 2022

LIEUX DE TOURNAGE

Besançon

Paris

CONTACTS

PRODUCTION

Mille et Une Films
27 avenue Louis Barthou - 35 000 Rennes
02 23 44 03 59

Emmanuelle Jacq
contact@mille-et-une-films.fr

DISTRIBUTION

distribution@mille-et-une-films.fr

